

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

*Cahiers
franco-canadiens
de l'Ouest*

CHAPUT, Simone (2013) *Un vent prodigue*, Montréal, Leméac, 235 p. [ISBN: 978-2-76093-361-3]

Anne Sechin

Volume 24, numéro 1-2, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1021937ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1021937ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sechin, A. (2012). Compte rendu de [CHAPUT, Simone (2013) *Un vent prodigue*, Montréal, Leméac, 235 p. [ISBN: 978-2-76093-361-3]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 24(1-2), 164–167. <https://doi.org/10.7202/1021937ar>

Tous droits réservés © Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) et Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB), 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les dernières phrases viennent répondre: «[Il est] du devoir de chaque individu, de chaque peuple, et de chaque nation de se bâtir un mythe, de se le raconter, et de le raconter au reste du monde» (p. 184). On ne saurait mieux illustrer les principes de la théorie postcoloniale selon Homi Bhabha:

Pour rester dans l'esprit du "droit à raconter" comme moyen d'atteindre notre propre identité nationale ou de communauté dans un monde global, il nous faut réviser notre sens de la citoyenneté symbolique, nos mythes d'appartenance, en nous identifiant aux "points de départ" d'autres histoires et d'autres géographies nationales et internationales (Bhabha, 2007, p. 19).

C'est pourquoi il est si essentiel que Guy Armel Bayegnak continue à écrire et à partager ses romans délectables et profonds avec nous tous: pour donner une voix nouvelle, authentique et profonde qui n'existait pas jusque-là.

Anne SECHIN

Université de Saint-Boniface

BIBLIOGRAPHIE

BAYEGNAK, Guy Armel (2011) *Cœur de lionne*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 272 p.

BHABHA, Homi K. (2007) *Les lieux de la culture, une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 414 p.

CHAPUT, Simone (2013) *Un vent prodigue*, Montréal, Leméac, 235 p. [ISBN: 978-2-76093-361-3]

Convaincue que je suis que Simone Chaput compte parmi les écrivains contemporains les plus marquants de la littérature francophone de l'Ouest, j'avais déjà été très impressionnée par *La belle ordure* (2010). *Un vent prodigue* va encore plus loin dans les questions soulevées, dans le talent d'auteur, dans les réflexions auxquelles il amène.

Dans ce dernier roman, tous les personnages sont pleinement ancrés dans la vie et dans les préoccupations du XXI^e siècle: Adrienne est une ethnolinguiste qui part vivre quelques semaines avec un peuple autochtone méconnu, dans le Grand Nord. Yvan, son mari, «[d]oyen de faculté et professeur en génie civil» (p. 35) à la retraite, est passionné ou obsédé par

les questions environnementales et construit une maison «durable» à l'extérieur de la ville. Ils ont deux enfants: Miguel est un vendeur de voitures, coureur de jupons éhonté, hédoniste amoral; sa femme n'a plus que quelques mois à vivre. Miguel est un enfant qui jouit, un esclave fragile et inconscient de ses désirs: «C'est plus fort que lui (tout, en fin de compte, est plus fort que Miguel)» (p. 15). Il est mû en tout par le renoncement à la conscience puisque sa trajectoire, même face à une velléité de décision, est courbée parce que «l'inconscient en a décidé autrement» (p. 16). En contrepoint à ces excès de désir, Magali, sa sœur, illustre finalement la même aliénation par rapport au monde, ou le même détachement lucide par rapport au monde (les deux interprétations coexistent) dans l'absence de désir. Elle est musicienne et vit dans une désillusion qu'elle ne sait même pas reconnaître: «Il y a longtemps qu'elle a cessé d'espérer» (p. 24). Chacun des personnages vit, dans l'espace de cet été, quelque chose qui ébranle son système. Magali, par exemple, est, bon gré mal gré, mise face à des réalités qui dépassent sa philosophie d'effleurement de la vie, et ce n'est même pas la mort imminente de sa belle-sœur qui la bouleverse, non. Elle vit des expériences qui auraient pu ou auraient dû être pour elle une épiphanie et qui, pourtant, ne font guère plus que lui donner une sorte de subreptice conscience de sa propre carapace:

[...] Son esprit confus, dépaysé est effleuré, l'espace d'une seconde, par l'idée insolite qu'il existe, au-delà du *look*, de l'effet, et des margaritas sur la terrasse, une réalité insaisissable [...] (p. 112)

Parce que, dans ce roman qui illustre si bien les préoccupations de notre époque, chacun est isolé, au sens étymologique, dans l'île de ses préoccupations, et cela entrave la communication et l'écoute: Miguel a du mal à vraiment parler à son père, et il se plaint de ce que «tout ce qui se rapportait au monde de la construction verte – l'énergie géothermale, la récupération des eaux de pluie, les panneaux photovoltaïques, les planchers radiants – lui inspir[e] un ennui mortel» (p. 32). Magali affiche une indifférence choquante à la maladie de sa belle-sœur ou à la mort de son ami, indifférence qu'on finit tout de même par lui reprocher: «Comme ça, Jonathan s'est noyé, puis toi, pute, tu t'amuses à chanter la couleur de l'eau» (p. 234).

On ne sera donc pas surpris que ce problème d'incommunicabilité en éveille un autre, celui de la transmission de la culture ou de l'enracinement. Si les valeurs ne peuvent plus être communiquées, si chacun vit dans l'isolement de sa vision du monde et de l'humanité, notre ancrage dans le monde et notre connexion aux autres sont menacés. C'est une grande partie de la portée des préoccupations d'Adrienne: «Des quelque six mille langues encore parlées de nos jours, la moitié n'est plus enseignée aux enfants, ce qui veut dire que, *de facto*, elles sont déjà mortes» (p. 78-79).

Traversé de part en part par les thèmes du vieillissement et de la mort, mais aussi, par voie de conséquence, ceux de la continuité, de la transmission et de la meilleure façon de vivre, ce roman reprend bien sûr des thèmes qui parsèment les autres romans et nouvelles de Simone Chapat, et on y retrouve comme dans les autres livres le sens du style, le détail pertinent, une acuité presque douloureuse, des oxymores philosophiques ou idéologiques constants comme celui qui unit le raffinement et la brutalité (les plus brutaux sont parfois raffinés et inversement).

Dans cette ambiance de lecture intense, dense et fervente, dans un style qui jamais ne flotte ni ne danse, on rentre toujours dans les détails, et on nage voluptueusement dans une atmosphère liquide, chaude et riche.

On gagne beaucoup à avoir lu *La belle ordure*, où s'illustre magnifiquement le problème du rapport au réel qui oscille entre, d'une part, le mythe esthète et, d'autre part, la lucidité cynique. Ici, l'opposition est non pas résolue, mais déplacée, comme un changement de focus. La question est prise sous un angle plus large et plus ambitieux, et on comprend soudain que, dans ce livre, mais tout au long de ses écrits, Simone Chapat se pose et nous pose finalement deux questions fondamentales: Quelle est la meilleure façon possible d'aimer l'humanité? Et comment passer le mieux possible notre séjour sur la Terre?

On ne sera donc pas surpris qu'avec deux questions aussi profondes, *Un vent prodigue* en aborde une autre, celle, mal cernée, flottante, floue comme un vent qui passe, du sacré, de la place du sacré, du déplacement du sacré, de l'éternel et du transcendant qui, s'il ne parvient pas à «donner du sens» donne au moins une expérience (peut être frauduleuse, peut-être

illuminée, là aussi les deux interprétations restent légitimes) de justification de l'existence. La question fondamentale de ce roman, c'est bien plus que la culture qui disparaît, c'est bien plus que le fossé des générations. C'est la quête, ô combien paradoxale, qui nous amène à des questions tout de même clairement formulées:

Et nous, peuple de la *Micropuce*, du *Circuit-intégré*, où allons-nous attendre la révélation, vers quel lieu sacré marchons-nous? [...] Le ciel est vide, Dieu est mort, et le mystère, tué.
Et pourtant, il est toujours là, autour de nous, grâce invisible, présence ineffable [...] (p. 221).

Anne SECHIN
Université de Saint-Boniface

BIBLIOGRAPHIE

CHAPUT, Simone (2010) *La belle ordure*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 202 p.

LÉVEILLÉ, J.R. (2013) *Sūtra*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 88 p. [978-2-923673-78-3]

Sūtra, le nouveau livre de J.R. Léveillé, vient s'ajouter à *Poème pierre prière* (2011), son œuvre précédente, et les deux, dans l'ensemble, nous offrent une des plus authentiques expressions du zen en dehors de l'Orient.

Sūtra, loin d'être un amoncellement de textes hétéroclites, repose sur une structure profondément cohérente. C'est un triptyque, c'est-à-dire un tableau en trois volets. Le premier volet est la «Fable du singe, du serpent et de l'effraie». La métaphore centrale est celle du voyage, et la «Fable» en est le point de départ. Ce sont les temps fabuleux de l'histoire humaine. L'enfance de l'humanité. Ensuite viennent les «Sūtras», qui représentent la sagesse de l'Orient. C'est le panneau central, l'apogée de la vie. Enfin, nous avons «La voie du retour». C'est la vieillesse, la dernière étape du voyage.

La «Fable du singe, du serpent et de l'effraie» a tout le charme d'un conte pour enfants. L'effraie vole dans les airs, tandis que le serpent, qui le plus souvent prend la forme d'une couleuvre, rampe sur la terre. Le singe grimpe dans les arbres,